

embarrassée en reconnaissant la vicomtesse, qui passa sans leur adresser la parole et sans s'apercevoir du trouble manifeste que leur causait sa présence.

Madame de Grandlieu et sa compagne montèrent l'escalier monumental et franchirent le seuil du salon.

Tout s'y trouvait dans le même état qu'au moment où, deux heures auparavant, Germaine avait quitté cette pièce.

Les lampes répandaient leurs clartés douces. Les fleurs des jardinières exhalaient leurs parfums pénétrants.

Un mouchoir garni de dentelles gisait sur le tapis au pied d'une chaise basse.

La main tremblante de la jeune femme avait laissé tomber ce mouchoir à la minute précise où le timbre de la pendule sonnait le premier coup de neuf heures.

Le salon d'ailleurs était vide, et cette complète solitude le faisait paraître immense.

Germaine, plus morte que vive mais soutenue par la fièvre qui résultait de son exaltation et qui brûlait le sang de ses veines, ouvrit une porte et s'engagea dans le cabinet de travail attenant à l'appartement particulier de M. de Grandlieu.

Henriette d'Auberive marchait derrière elle, et silencieusement admirait le courage de cette frêle enfant qui d'un pas si ferme allait à son juge.

La vicomtesse ouvrit une porte cachée dans les plis de la tenture, celle de la chambre à coucher d'Armand et, frémissant de la tête aux pieds, s'arrêta.

Un spectacle inattendu et lugubre s'offrait à ses regards.

Une seule lampe éclairait à peine la grande pièce aux boiserie de chêne noir et aux meubles d'ébène.

Le vieillard gisait sur le lit, immobile et pâle comme un cadavre, et le front entouré d'un bandage taché de sang.

Deux hommes se tenaient debout, l'un au pied du lit et l'autre au chevet.

Le premier était un médecin. Le second était un prêtre.

Germaine comprit que sa faute devenait un crime et qu'Armand se mourait, tué par elle.

La malheureuse poussa un cri sourd et, s'élançant à travers la chambre, elle alla tomber à genoux près du lit, écrasée sous le poids de son remords et de son désespoir, cachant son visage dans les draps en désordre et se meurtrissant la poitrine.

Elle sentait une main défaillante s'appuyer sur sa tête. Elle entendit une voix faible murmurer, en s'adressant au médecin de l'âme et à celui du corps.

— Laissez-moi seul avec madame de Grandlieu, je vous en prie, messieurs. Vous reviendrez dans quelques minutes, il sera temps encore.

L'homme de Dieu et l'homme de la science s'inclinèrent et sortirent en jetant sur Germaine un regard de pitié.

Henriette d'Auberive s'était prosternée à deux pas du seuil, dans l'ombre du cabinet de travail, et personne ne soupçonnait sa présence.

La vicomtesse pleurait en se tordant les mains. Elle aurait voulu parler, demander grâce, exprimer sa douleur, implorer son pardon. Elle s'efforçait. Elle ne pouvait pas. Ses lèvres agitées n'articulaient que des sons indistincts.

Le vieillard, reprit la parole, lentement, péniblement.

— Germaine, mon enfant, dit-il d'une voix mourante, mais pleine de tendresse ma douce enfant, vous êtes revenue. C'est Dieu qui vous ramène et je vous attends ! Un inflexible instinct m'avertissait de votre retour. Pouviez-vous me laisser partir sans me donner la consolation suprême de vous revoir ?

Madame de Grandlieu releva la tête avec stupeur.

— Est-ce que vous me parlez ? balbutia-t-elle. Est-ce vous que j'entends ? vous que j'ai si lâchement trahi ! vous que j'ai si mortellement offensé !

— Pauvre ange déchu par ma faute, continua le vicomte, ne parlez plus de trahison, ne parlez plus d'offense. Du fond du cœur je vous pardonne. Du fond du cœur je vous absous ! Oui, vous avez été coupable, mais je l'étais surtout, je l'étais le premier, moi qui, sans respect pour un serment sacré, vous enchaînais à ma vieillesse ! Fille de Clotilde de Randal, je vous

ai fait une triste destinée ! Si j'avais mis votre jeune main dans une autre main que la mienne, comme c'était mon devoir, pas une tache ne souillerait aujourd'hui la blancheur de votre âme ! Vous seriez encore et toujours l'angélique enfant d'autrefois ! A cette heure solennelle où Dieu m'appelle à lui, je regarde en arrière avec le désintéressement et la lucidité de ceux qui vont mourir. Je comprends, ah ! je comprends bien toute l'étendue du crime que ma faiblesse m'a fait commettre ! A mon tour, je vous dis : Pardonnez-moi, Germaine !

Les sanglots étouffaient madame de Grandlieu.

Pour toute réponse, elle saisit les mains glacées de son mari, les couvrit de baisers et les baigna de larmes.

Il se fit un long silence qu'entre-coupaient par intervalles les gémissements presque convulsifs de la pécheresse repentante.

La voix d'Armand s'éleva de nouveau, mais étrangement affaiblie. Elle semblait avoir traversé des espaces et n'être plus qu'un lointain écho de la terre.

— Ma fille, fit cette voix, soulevez-vous, approchez votre front de ma bouche, car je ne peux plus me pencher sur lui. Germaine, l'heure arrive, le froid monte, la pensée seule est vivante encore. Ne vous reprochez jamais ma mort. J'ai atteint, j'ai dépassé le terme que la bonté divine fixe à l'existence des hommes. J'ai dit au prêtre mes erreurs, son absolution m'ouvre les portes d'un monde plus beau que celui-ci, d'un monde où m'attend votre mère. Je pars, triste de vous quitter, mais content de vous laisser libre. Gardez au fond de votre cœur un souvenir ému pour le vieillard qui vous a trop aimée. Soyez heureuse et ne pleurez plus. Pourquoi pleurer ? Je ne vais pas mourir, oh ! mon enfant, je vais renaître.

Ce furent les dernières paroles du vicomte Armand de Grandlieu.

Ses mains erraient sur la couverture avec le geste familier aux agonisants.

Elles semblaient chercher quelque chose, et au bout de quelques secondes elles trouvèrent ce qu'elles cherchaient.

C'était l'humble crucifix de bois noir, avec son christ en cuivre oxydé.

Le vieillard eut encore la force de soulever ce crucifix et de l'appuyer contre ses lèvres avec un élan d'amour immense et d'ardente foi.

Puis il poussa un long soupir et son visage immobile rayonna d'une joie céleste.

La grande âme de ce juste venait de s'envoler.

Le baron de Croix-Dieu, en s'élançant dans la voiture qui passait devant sa maison, avait dit au cocher :

— Vingt francs pour vous si vous êtes avant dix minutes à la gard du Nord.

Le cocher gagna son argent.

Philippe lui mit dans la main une pièce d'or et se perdit dans la foule des voyageurs encombrant la salle d'attente.

Il ne songeait d'ailleurs nullement à partir. Il voulait tout simplement faire perdre sa trace à Gavard et San-Rémo, qui, s'ils l'avaient suivi, croiraient à un départ.

André et Octave en savaient trop long. Ou ils s'obstinaient dans leur projet de duel, ou, renonçant à se venger eux-mêmes, ils prendraient le parti d'adresser une dénonciation à qui de droit.

Or, ne voulant pour rien au monde se battre avec André, son fils, le baron ne devait sous aucun prétexte se trouver en face de lui désormais, et, d'autre part, la possibilité d'une intervention du parquet constituait un grave péril.

De plus, à tous les points de vue, un mariage avec madame Blanche Gavard devenait irréalisable.

— Décidément, je suis assez riche, pensa Croix-Dieu, je vais disparaître. J'irai vivre en grand seigneur à l'étranger, et j'enverrai de Berlin ou de Londres, à quelque homme d'affaires, une procuration pour vendre mes chevaux, mes voitures, mobilier et les objets d'art qui garnissent mon appartement. Avant un mois, j'aurai quitté Paris.

Pourquoi ce délai ?

Pour la meilleure raison du monde.